

raison.

n°5 - 21 septembre 2022

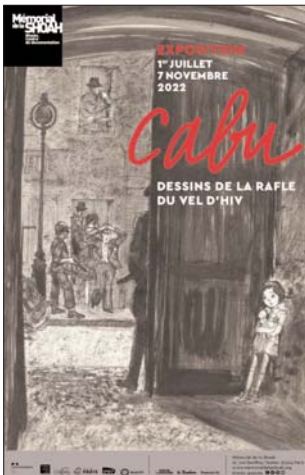
Quelle saison ?

Un grand doute a saisi la Rédaction : sous quel numéro avons-nous envoyé le dernier numéro de SAISON ? Le 4 ou le 5 ? Quoi qu'il en soit, c'est bien du 4 qu'il s'agissait et

ce numéro est donc le 5, le premier de la nouvelle saison. Et l'orange automnal doit y présider. Dont acte. Et nous tenons à vous rassurer : nous ne ferons pas la saison de trop.

À lire de toute urgence !

Cabu
« LA RAFLE
DU VEL D'HIV »



On lit incrédule ces cinquante pages, on scrute les quinze dessins que Cabu réalisa en 1967 pour *Le Nouveau Candide* (et un inédit), on fait un effort violent pour ne pas donner cours au flot de larmes qui, dès la couverture, vous a submergé –

dès le désespoir absolu de cette petite fille – ma petite-fille, la mienne! – enfoncée dans la rencoignure d'un mur, serrant dans ses bras la dernière personne, sa poupée, qui la rattache encore à ce que fut sa vie de petite fille sage (petites chaussures lacées, socquettes, jupe plissée, chemisette, serre-tête) et, sur le cœur, l'absolue obscénité de l'étoile juive, quand saura-t-elle la fin de son calvaire, dans une heure ? un jour ? une semaine ? En tout cas les gendarmes de Pétain (l'assonance consonantique avec Poutine me frappe) sont bien là, l'arme au poing, ils sont bien Français et nous sommes bien en France, à Paris, devant le 12, boulevard de la Villette, ce 16 juillet 1942 qui est un jeudi. Il y a, ce jour, exactement quatre-vingts ans. Pétain a encore neuf ans à vivre, neuf de trop. Cabu en a quatre, et plus que soixante-treize devant lui. Moi, je ne suis pas né...

Lisa Fajnylberg, elle, a six ans et demi et un petit frère, Lucien, de deux ans son cadet. Une photo nous



les montre entourant leur papa, mutilé de guerre. La maman sera déportée le 23 septembre et le papa, dix-huit mois plus tard, assassiné à Auschwitz.

Et là une fureur vous prend de **vivre dans un pays d'assassins** où ces crimes atroces ont été commis par *les forces de l'ordre* sur ordre du Maréchal, de Laval, d'Amédée Bussièrès, de René Bousquet... Ils seront couverts encore cinquante ans par de Gaulle, Pompidou, Giscard et cette salop... de Mitterrand qui déclarait – en fidèle admirateur de Pétain et de Laval, et en fidèle ami de Bousquet – que « La République n'a rien à voir avec cela »! (interview d'Elkabbach en septembre 1994) On croirait entendre Emmanuel Macron parler de la guerre d'Algérie ! C'est infect, totalement infect. **La V^{ème} République est décidément un dépôt d'ordures...**

On laisse retomber la colère noire, on se contente de laisser dans la poubelle les débris de sa carte d'électeur, et l'on revient à l'album, qui est un double prodige.

Le premier, bien sûr, magnifiquement souligné par Laurent Joly, est l'intelligence du dessin de Cabu, la justesse du cadrage et des perspecti-



ves, l'expressivité des attitudes et des postures corporelles. Et les regards! La déréliction absolue de Lizon Fajnzylberg, l'épouvante de Marjem Lichsztejn fuyant sous le métro aérien, le regard droit et fort, énergique, de cette belle femme joliment apprêtée, juste avant que le bidasse – français, ne vous en déplaise, messieurs les Présidents – referme sur elle la porte du wagon – 6h15, le 3 août 1942, le *convoy des femmes* quitte la gare de Pithiviers.



Le second tient à la dimension historique de l'ouvrage. Cabu a fait ces dessins pour accompagner la pré-publication dans *Le Nouveau Candide* – numéros des 24 avril, 1^{er}, 8 et 15 mai 1967 – d'extraits du livre de Claude Lévy et Paul Tillard, « La grande rafle du Vel d'Hiv » qui sortira le 5 mai chez Robert Laffont. Le premier a vu ses parents arrêtés comme Juifs à Lyon et exterminés à Auschwitz en 1944; le second a été

déporté à Mauthausen, d'où il est revenu affaibli (il décédera quelques mois avant la sortie du livre).

À cette époque, en 67, les archives ne sont pas encore accessibles. C'est donc sur des témoignages (victimes et parents de victimes) qu'ils fondent leur travail mémoriel. Or voyez de quelle pourriture est constitué le socle de notre République: en 1972 encore ces deux historiens officiels que sont Alain Decaux (académicien, il va sans dire) et André Castelot publient leur grande *Histoire de la France et des Français*; on peut y lire que la rafle de juillet 1942 fut conduite par « les Allemands [... tandis que] Pétain s'indigne en vain »! **Ce qui s'appelle donc un mensonge d'État.** À ce compte jamais la France n'a colonisé l'Algérie... Pour donner une idée aux jeunes lecteurs, Decaux et Castelot seraient les ascendants direct de Stéphane Bern – mais lui, au moins, son patronyme avoue tout...

Une admirable double page (24-25) situe parfaitement le travail de Cabu, de Lévy et Tillard et de l'équipe du présent ouvrage: Véronique Cabut et Laurent Joly. *Le Nouveau Candide* choisit pour l'un de ses premiers intertitres « *Elle se jette par la fenêtre avec ses enfants* ». Le dessin en contre-plongée montre la masse sombre d'une femme – le vent soulève sa jupe et sa cape pour lui donner l'allure d'un grand aigle tenant sa proie (son enfant) contre sa poitrine. Le gendarme, à la fenêtre du chien assis dans le toit, contemple la scène avec stupéfaction. La page de gauche resitue le drame au 4^{ème} étage rue de Poitou. Mais les auteurs disent manquer de preuves sur ces suicides. Ils citent un rapport de la Préfecture de police (20.07.1942) faisant état de « 5 suicides et 3 tentatives intéressant 7 personnes ». On sait désormais ce que valent les rapports de Police, pas, Monsieur Darmanin?



Dont Chawa Cyrober (photo et celle de deux de ses enfants). Rue Lesage, elle a ouvert le gaz. La police finit par défoncer la porte. Les quatre enfants seront dirigés vers l'Assistance Publique puis cachés à la campagne: sauvés! Chawa Cyrober, elle, sera déportée à Drancy le 11 septembre 1942 et assassinée à Auschwitz.

Il faudra attendre 53 ans – jusqu'au 16 juillet 1995 – pour que le président Chirac (né en 1932) soulage la conscience collective.

1962 + 53 = 2015.

Dommage que le président Hollande ait raté le coche sur l'Algérie – comme il le fit sur les mutins de 1917... Son successeur a lui aussi raté le coche du soixante-naire des accords d'Évian (Évian-Vichy, la France fait fort sur le symbolisme de l'eau), le 19 mars 2022.

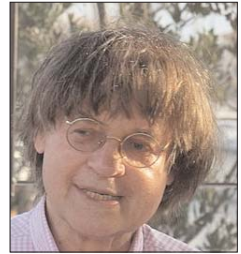


Les deux fils aînés, Samuel et Simon en 1942-1943
Chawa en 1926

Monsieur le Président, vous qui vous targuez d'être à la pointe du modernisme, profitez-en pour innover: demandez à un chanteur en vogue d'interpréter un couplet inédit du « Grand Manitou » de René-Louis Lafforgue lors de votre prochaine allocution. Bruel ferait très bien l'affaire, il serait même tout à fait flatté...

*Pour le bougnoule, mon frangin
qui s'est tiré de son djabel
pour venir vider les poubelles
de mon immeuble de standinge
et mettre à l'heur' des seventies
les usin's de la métropole
sous les injur's ratons, sidis,
au besoin à grands coups de grolle
Grand Manitou, sois pas sectaire,
au nom d'Allah, de qui tu veux,
Allonge-moi près de mes frères
et fais-moi bicot dans les cieux*

R.WALLET



Cabu

Les jolies colonies de la France (air connu)



Près de 600 pages. N'étaient les circonstances d'une hospitalisation, jamais je ne me serais lancé dans la lecture du dernier Pierre Lemaitre. Subsistance du traumatisme balzacien de mes humanités, j'ai toujours établi un rapport entre longueur du

texte et inanité du propos. Ma pratique personnelle de l'écriture m'a toujours prouvé qu'un texte ne peut que gagner à l'épuration. Bref, ce Pierre Lemaitre, alors? Eh bien, beaucoup plus habilement construit et rythmé qu'il n'en a l'air. Et beaucoup plus culotté que ce que l'on peut attendre d'un auteur de polar: il ne clôt pas les enquêtes dans lesquelles il nous embarque! Et la famille Pelletier n'en manque pas...



Cette famille française – dont on apprendra que ce nom d'emprunt dissimule une énorme escroquerie – s'est installée à Beyrouth après la Première Guerre. Elle y a fait fortune dans la savonnerie. La génération suivante, qui est au cœur du roman, se partage entre la France et l'Indochine (on est en 1948). Chacun des quatre enfants prend la lumière à tour de rôle. Le moins que l'on puisse dire est que tous dépendent de la fortune parentale, heureusement *dispendiée* en toute générosité. L'aîné, Jean, est celui qui me pose le plus de problèmes. Il a échoué dans toutes ses tentatives de marcher sur les traces de son commercial de père; il a par ailleurs la tendance morbide d'assassiner des jeunes femmes sans qu'à aucun moment cela ne soit davantage explicité. Sauf le tout dernier assassinat, qui doit son exposition au statut de la personne tuée –

une vedette de dinéma – et au fait que François, le frère cadet de Jean, présent sur les lieux au moment du crime, fait ses débuts dans le journalisme sensationnaliste. Mais l'auteur a beau nous amener plusieurs fois au bord du dévoilement de culpabilité, celle-ci n'éclatera jamais et le romancier passe à autre chose, purement et simplement. Une désinvolture qui ressemble quand même à un abandon de poste... Et le lecteur alors? D'autant que le récit sur Jean et son épouse les embarque tout simplement dans l'ouverture d'un magasin! C'est une enquête façon Columbo dans laquelle Peter Falk passe sans transition à une partie de golf...



Il en va de même de l'autre « grosse affaire » de ce livre. Elle concerne Étienne Pelletier, le fils homosexuel qui est sans nouvelles de son compagnon, mobilisé à Saïgon. Étienne décide de se rapprocher de lui et, usant des relations paternelles, se fait nommer dans la capitale à l'Agence indochinoise des Monnaies. S'il ne s'était préoccupé que du sort de Raymond, il aurait fini par apprendre, à coups d'indices louches et de fortunes en pourboires, la fin terriblement prévisible du légionnaire. Mais il découvre, sur les lieux de la tuerie, un papier, presque rien, une étiquette qui dépassait d'une caisse en bois vide de munitions, qu'il ramassa et qu'il lut. « Société d'import-export Kalei et Valesco. » Le voilà qui suit cette

piste d'un trafic international de piastres dont sa banque est le pivot, mais qui bénéficie d'innombrables complicités dans le monde politique français et qui, *nec plus ultra*, bénéficie au Vietminh lui-même qui se fait financer ses armes par son propre ennemi français!

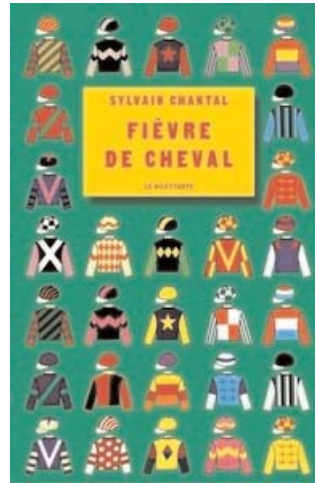
Étienne dès lors accumule les indices, dont aucun hélas n'a la force de véritable preuve. Il est aidé dans cette tâche par un personnage interlope qui va d'abord disparaître quelques mois de la circulation avant de réapparaître – et là le bouchon est quand même poussé au-delà du raisonnable par l'auteur – en pontifé d'une secte qui semble avoir ses accointances jusque chez le Vietminh. Il s'avérera au bout du compte que c'est ce personnage qui organisera la liquidation d'Étienne! La mère paiera un tueur pour s'en débarrasser... Là, on ne peut y croire une seule seconde.

On a compris le principe de scénarisation de Lemaitre: pousser chaque situation à son paroxysme (jusqu'à nous restituer, sur des pages et des pages, des conversations sans information mais qui auraient pu...), jusqu'au non-retour, et avoir alors le culot de s'éclipser purement et simplement. Et ça marche! La preuve: ma lecture, rétive à la longueur, est devenue de plus en plus attentive.

Je me demandais si l'auteur aurait le culot de partir sans prévenir. Il l'a eu! Juste quand même un peu tard: deux cents pages totalement inutiles. Au moins...

Rémi LEHALLIER

Un pensum



Je ne peux croire que Dominique Gaultier ait publié ce... cette... *Le Dilettante* est-il tombé si bas? Car enfin il n'y a aucune intrigue – que les mêmes tableaux enfilés de l'ambiance turfiste des bistrot – et aucune écriture – que conversations dans le style parlé dont on peine à tirer l'esquisse d'un vrai personnage. Et ce n'est pas le dénouement pitoyable de cette logorrhée qui rachète quoi que ce soit. Vingt fois le type nous expose sa méthode pour gagner aux courses, il joue, il gagne, il perd. Point final. États d'âme.

Je m'étais pourtant jeté dans la lecture avec une envie de dépaysement. À la page 50 je n'en pouvais plus et suis directement allé à la page 100: rien n'avait changé, sauf que c'était fini 20 pages plus loin. Ouf! Quel pensum! Comment cet auteur peut-il cohabiter avec Éric Holder, Calet, Bove, Gamblin, Nimier, Queneau, Vialatte... ces amoureux de la belle langue... et Galvalda?

Incompréhensible!

Léo DEMOZAY



LA « GAMINE » Curieux regards sur la tomate!

"... Moi ma mère, les tomates elle met pas d's, elle met de l'ail et du persil, des fois de l'anchois et des olives."

Michel Cégrétin ¹

Voilà avec ces quelques mots de l'exergue une recette bien pertinente. Elle suscite l'intérêt de notre cuisine familiale, celle d'aujourd'hui comme celle de notre enfance, et nous amène à porter le regard sur un produit du quotidien : la tomate. Populaire, ce fruit en même temps fruit et légume² originaire du nord-ouest de l'Amérique est présent et cuisiné de mille manières dans les foyers du monde entier! Et de nombreux chefs (et cheffes) étoilés le mettent sur leur carte. Ainsi, par exemple, Frédéric Anton, chef tri-



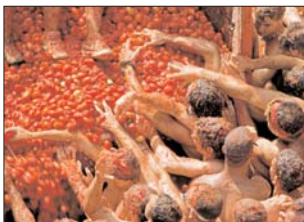
plement étoilé et meilleur ouvrier de France (MOF) qui aime travailler ce produit [la tomate] lui rappelant son enfance: «Ma maman aimait la cuisiner, que ce soit en salade - avec des œufs durs, du concombre et des olives - ou farcie³». En ce qui me concerne, ma mère ne mettait rien dans les tomates; adolescent c'est moi qui cuisinais et qui mettais la vinaigrette dans la salade du midi. Je les achetais aussi et j'avais la lourde responsabilité de les choisir bien mûres sur le marché!

Nature, entière pelée au jus, en coulis ou concentrée... Cuite ou

crue, la tomate se consomme en plat, en sauce, en boisson... Ainsi, ses utilisations sont multiples. Jusqu'à être utilisée comme projectile pour manifester une colère contre un artiste!... Notons au passage (l'actualité nous le démontre) que farine et crème à raser sont plus faciles à transporter et à jeter! Exit donc maintenant le lancer de tomates!... On lira ci-après avec un intérêt amusé un survol des études menées à ce propos par le Pr Perec.

Cependant, ce dernier propos m'amène à évoquer la Tomatina, cette bataille pacifique de tomates bien mûres qui se déroule en Espagne le dernier mercredi du mois d'août à Buñol, une province de Valence. Son «origine remonte à une dispute juvénile survenue en 1945. Depuis lors celle-ci n'a jamais cessé de se tenir.»⁴

Dans cette bataille géante (Fête



d'intérêt touristique international depuis 2002) la tomate est la seule et unique vedette. Amoureux des beaux habits et des chemises blanches, abstenez-vous!

En cherchant sur internet j'ai appris (on en apprend à tous les



âges) que «la tomate appartient à la famille des Solanacées au même titre que la pomme de terre, le poivron, le piment, l'aubergine, le tabac ou encore le pétunia⁵!...

Osons alors concevoir une recette de cette famille. Elle pourrait être une salade de tomates (le **s** ne signifie pas seulement qu'il y en a plusieurs. Il ouvre aussi la possibilité d'utiliser différentes variétés et couleurs) avec des billes de pomme de terre caramélisées dans du beurre, des cubes d'aubergines légèrement poêlés, des lamelles de poivrons jaunes blanchies à l'eau salée, quelques fines rondelles de piments verts et, pour décorer, plusieurs fleurs de pétunia. La sauce vinaigrette d'accompagnement est laissée à l'imagination du lecteur. Nous mettrons de côté le tabac, quoique certains chefs étoilés l'utilisent sous forme de fumée.

Une recherche plus poussée sur

internet ouvre des horizons peu connus (enfin, moi je ne les connaissais pas). Ainsi le propos de Jérôme Prod'homme⁶: «*la tomate est une "gamine" à côté du poireau et du navet [encore lui!] qui faisaient déjà partie des légumes cultivés par les Gaulois*». Ah, ces «ancêtres»!

J'aime cette formulation de «gamine». La tomate se distingue ainsi, étant la plus jeune, de manière pertinente de ses deux aînés. J'aime aussi ses noms d'avant: «pomme d'or» (féérique!) ou «pomme d'amour»... Ah! La pomme d'amour de notre enfance à la fête foraine, une pomme qui doit son nom à la couleur rouge du caramel qui l'entoure.

Mais, si la tomate est bonne pour la santé, elle est aussi dangereuse si on en abuse!... Alors toxique, c'est en quelque sorte un poison.

A-t-elle quelquefois remplacé (sous une forme ou sous une autre) le «bouillon d'onze heures» dans les romans policiers? Amateur de cette littérature, je ne me souviens pas avoir lu quoi que ce soit sur ce sujet. Alors n'ayant pas lu tous les livres des bons auteurs de ce domaine la question restera posée.

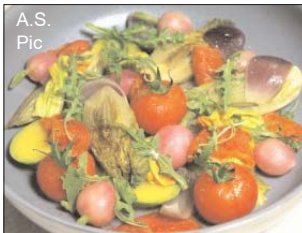


J'aime, au-delà du danger possible pour mes vieilles articulations, la tomate sous toutes ses formes. En jus avec beaucoup d'eau et du tabasco à l'apéro, en salade au déjeuner, en soupe au dîner. J'ai encore le goût des tomates du jardin du beau-père qui, avec ses haricots verts, traversaient nos vacances d'été. Nous

gardons aussi, mon épouse et moi, comme une référence gustative, le goût des tomates de ce cageot de dix kilos acheté dans une petite ville proche d'Amiens lors d'une réderie de septembre. Salade le midi, salade le soir... Une semaine de plaisir et de gourmandise... C'était il y a plusieurs années, un jour ensoleillé. Depuis lors nous n'avons jamais retrouvé en réderies ou chez l'épicier du quartier des tomates de cette qualité...

Insomniaque à mes heures j'ai pris une décision radicale. Terminé le comptage des moutons pour me rendormir. Je nomme un par un le nom des milliers de tomates référencées sur une liste...

C'est un honneur que je leur rends et une satisfaction culturelle efficace... Cette nuit j'étais arrivé à la lettre **G** de cette impressionnante liste... De **H** à **Z**, que de noms encore pour mes futures insomnies!...



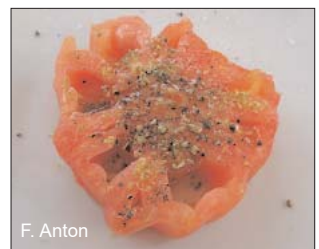
Sous le soleil picard, dans son petit jardin, assis sur son banc, sa vieille casquette de marin sur la tête, sa canne à la main et regardant rougir ses tomates, il rêvait... Son rêve était incroyable et fantastique. Des tomates de toutes origines, de tailles, de formes, de goûts et de couleurs descendaient lentement du ciel... De nombreuses tomates se rangeaient en spirale par ordre alphabétique sur sa pelouse récemment tondue sur laquelle ici où là quelques pâquerettes faisaient de la résistance...

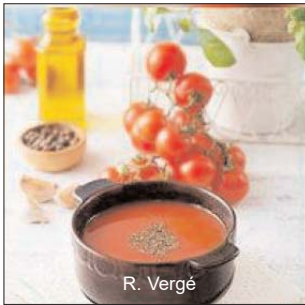
D'autres se regroupaient avec grâce par recette. Là, la Salade d'Anne-Sophie Pic, là encore celle avec la sauce Romesco d'Alain Ducasse. Et puis plus loin, côte à côte, la Tarte à la tomate étoilée d'Alain Passard et la Tarte Tatin de tomates de la chef-fe Simone Zanoni... Discrète, la



recette des Tomates farcies de Philippe Etchebest rejoignait, proche du pommier japonais, celle de Paul Bocuse, le pape de la gastronomie française... Ralentie par un nuage de fumée au-dessus du périphérique parisien la Salade de tomates, vanille et citron vert de Frédéric Anton arriva la dernière. Alors qu'une pluie de chips multicolores de tomates échappées des cuisines étoilées tombait ici ou là sur les tomates, sur une marguerite ou sur une touffe d'herbe oubliée par la tondeuse. Un œil exercé pourrait apercevoir une chips de cœur de bœuf sur la poitrine et une autre, plus discrète, sur la casquette du rêveur.

Ainsi une à une, dans un ordre dispersé les recettes se succédaient, associant à chaque fois le nom de son créateur étoilé... Cela dura toute l'après-midi...





R. Vergé

Il rêvait toujours quand la Crème de tomates fraîches de Roger Vergé publiée dans *Ma cuisine du soleil*¹ s'imposa à sa conscience. Celle-ci, il la connaissait bien. Il l'avait souvent cuisinée avec son épouse à de multiples occasions festives ou pour le plaisir. De difficulté faible et de prix bas elle se réalisait en 45 mn. Unis, l'ail et l'oignon blanc nouveau y mettaient leur « grain de sel », lui apportant ainsi une touche singulière...

L'arrivée impromptue de cette recette réveillait chez lui d'agréables sensations... Il ne rêvait plus. Porté par les souvenirs liés à cette dernière recette il s'endormait, apaisé, le sourire aux lèvres... et faisait un nouveau rêve. Il était maintenant enfant, dans le jardin de son grand-père assis sur une citrouille, charmé par l'odeur des tomates farcies que sa grand-mère avait mises dans le four de son vieux poêle dans lequel elle cuisait des merveilles : dinde de Noël, gratin de pommes de terre, petits gâteaux à la crème de lait bouilli qu'il aimait tant... Et, il n'en était pas vraiment sûr, des tomates farcies.

C'est la pluie qui le réveilla. Une pluie fine et agréable. Dans leurs jardinières ses tomates cerises arrosées par la pluie avaient fière allure avec leurs couleurs vertes, roses ou légèrement rouges. Encore quelques jours

de soleil, se disait-il, et elles trouveront le rouge, le rouge tomate qui leur va si bien...

Il les aimait ses tomates et il avait de l'ambition pour elles. Il les voyait servies dans un restaurant étoilé. Par exemple à Paris au Pavillon Ledoyen où en Collection de tomates précieuses au basilic elles accompagnent le Burrata au lait de vache. S'il avait déjà mangé dans ce prestigieux restaurant c'était avant l'arrivée du chef triplement étoilé Yannick Alliéno, l'actuel directeur culinaire.

Il les imaginait aussi voyager dans l'espace comme celles cuisinées par Thierry Marx dans sa recette expérimentale à base de tomates cerises déshydratées. Une recette conservant « leur couleur, leur forme et leurs propriétés gustatives et associant plaisir, bien-être et santé⁸ »... Chanceuses tomates passant du jardin à la cuisine/laboratoire de l'Université Paris-Saclay avant d'être envoyées dans l'espace avec Thomas Pesquet rejoindre la Station Spatiale Internationale (ISS)...

L'après-midi s'était merveilleusement écoulée, la nuit se rapprochait et le ciel était rouge... Celui des tomates matures et d'une couleur sur la palette du peintre. Celui des tomates cuisinées de mille et mille manières par les chefs étoilés du monde entier.

Dans les arbres proches les oiseaux chantaient. Toujours sur son banc, la casquette sur les yeux, il ne dormait plus, il sommeillait, le chat des voisins sur les genoux...

Il était heureux.

Le tomatologue Éric Pedebas aussi est heureux. Il a une ambition pour ses

tomates, « c'est l'excellence ». Depuis dix ans il ressuscite dans ses serres de l'Hérault la saveur, l'âme et le charme des tomates. Rien d'étonnant alors si pour lui « la tomate, cela fait un peu [le mot est bien faible] rêver ». Il a aussi ses recettes : « Cubes grillés à la plancha façon steak, gaspacho de tomates blanches... »⁹

Saint-Valery-sur-Somme,
le 26 juin 2022.

Pierre ROSSET

1. Michel Cégrétin, Les confitures de Madame Tisserand, *Le voyage des sixièmes*, Boulogne, Éditions du Griot, 1992, p. 79.

2. Si la tomate est un fruit pour la botanique, par décision de la Cour Suprême des États-Unis, c'est un légume (décision du 10 mai 1893). Cette décision repose sur des raisons de taxes douanières : les fruits n'étaient pas taxés alors que les légumes l'étaient.

3. in Franck Pinay-Rabarou, *Le goût de la tomate selon Frédéric Anton*, 17 septembre 2016, atabula.com.

4. <https://www.spain.info/fr/evenements/latomatina/>

5. <https://jardinage.lemonde.fr/dossier-73-tomate-origine-histoire.html>

6. Jérôme Prod'homme, *Les petits plats dans les grands*, du lundi 13 juin 2022, France bleu de Meurthe-et-Moselle.

7. Vergé, Roger, *Ma cuisine du soleil*, préf. de Claude Lebey, Paris, Robert Laffont, 1978, pp. 30-31.

8. *La cuisine de l'espace par le chef Thierry Marx et le chercheur Raphaël Haumont*. Cf. : sciences.université-paris-saclay.fr, 21 janvier 2021, mis à jour le 11 février 2021.

9. www.chefsdoc.fr, 23 juin 2016.



le tomatologue Éric Pedebas



«Cantatrix Sopranica L.»

De l'influence des jets de tomates sur le chant des Cantatrices



On savait que Georges Perec avait à voir avec les sciences, professionnellement (il était documentaliste en neurophysiologie au CNRS) et par goût. L'Oulipo (OUvroir de Littérature Potentielle), dont il fut le membre le plus éminent, n'a-t-il pas été fondé sur un tel binôme : l'écrivain Queneau et le mathématicien Le Lionnais ? Dans ce texte de 1974, rédigé en anglais, c'est le savant que laisse parler Perec. Ce n'est rien moins qu'un texte de vulgarisation scientifique comme il en paraît dans de nombreuses revues spécialisées. Et, comme dans ces dernières, les références bibliographiques sont innombrables : 68 ! Dans les noms figurent celui d'Einstein et, plus surprenant, ceux de Giscard d'Estaing (« Discours aux transporteurs routiers de Rungis », 1974) et, en surabondance, à croire que c'était là l'un de ses thèmes favoris, de Chou&Lai (sic !). Rien d'étonnant, dans ces conditions, de dénicher Alka-Seltzer en tête de liste, Pericoloso & Sporgersi, Roux & Combaluzier, Jeanpace & Desmeyer.

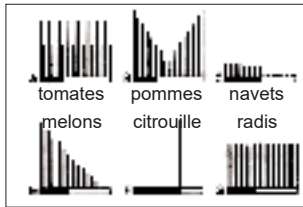
Et sur quoi toutes ces sommités ont-elles écrit ? Sur la « Démonstration expérimentale d'une organisation tomatotopique chez la Cantatrice », autrement dit sur l'influence des jets de tomates sur les cantatrices. Comme le confirme l'avertissement préliminaire, « *L'auteur étudie les fois que le lancement de la tomate il provoquait la réaction yellante chez la Cantatrice et démontre que divers plusieurs aires de la cervelle elles étaient impliquées dans la réponse, en particulier, le trajet légu-*

mier, les nuclei thalameux et le fisure musicien de l'hémisphère nord ». (re-sic !)

Des études partielles ont été menées sur ce que, les premiers (en 1899), Marks & Spencer désignèrent comme la *yelling reaction*. De nombreux domaines furent explorés (les répercussions anatomiques, neurophysiologiques, sensorielles) mais jamais ces études n'avaient été coordonnées. Ce qui fait l'objet de « Cantatrix Sopranica L. », dirigée par le professeur Perec (du « laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine Saint-Antoine de Paris »).

Cent sept « female healthy Sopranos » venant du Conservatoire national de Musique – et pesant entre 94 et 124kg – y prirent part. Les tomates étaient projetées par un lanceur automatique commandé par ordinateur. Seuls furent pris en compte les projectiles ayant atteint le visage ou le cou.

La plus grande rigueur s'attache



aux résultats de l'expérimentation, comme en font foi les tableaux et graphiques divers – la faiblesse insignifiante de mes compétences scientifiques m'en interdit hélas la moindre lecture, fût-elle lallative. Il est étonnant de voir la différence d'intensité dans la réaction à la réception de la tomate et de la pomme. La tomate déclenche une accomo-

dation régulière de la portion antérieure du *tractus leguminosus* (apTL) tandis que la pomme provoque une brusque dépression. Rien n'est noté sur la maturité des fruits.

Ainsi qu'il vient d'être dit, différents projectiles ont été testés : pommes, choux, chapeaux, roses, citrouilles et même jet de ketchup. La tomate reste la plus performative.

Le professeur Rosset (chaire de sensibilité gustative à l'Institut supérieur de la Boustifaille) a mené une étude parmi ses élèves des promotions 2000 à 2005 (soit 375, dont 129 jeunes hommes et 246 jeunes femmes de 19 à 25 ans). Les résultats ont été publiés conjointement par Le Courrier Picard (16.10.2005, article de P. Lacoche) et par le Trimestriel des Producteurs de Tomates (T.P.T.) du Gard (janvier 2006). De cette étude il ressort que seuls 13,6% des Cantateurs sont perturbés contre 81,7% des Cantatrices. Plus surprenant, après ces tests, près de 3 Cantateurs sur 4 ont accru sensiblement leur consommation de tomates tandis que 7 Cantatrices sur 10 ont renoncé à toute ingestion de la chose (ce que le Pr Rosset désigne finement comme un « traumato-tomato »).

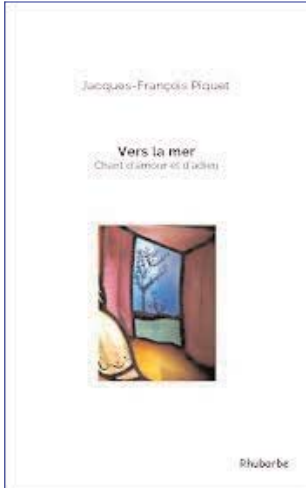
Thomas THAUX



Cantatrice insensible aux jets...

«... et ne connaître de saison
que par la douleur de partir...»

Jacques-François PIQUET
« VERS LA MER »



Ce pourrait être un voyage en amoureux : lui à la barre de l'embarcation pour la première fois de sa vie, elle se prélassant sur le pont. Il n'en mène pas large mais sur le fleuve il n'y a pas gros trafic. Le nom n'est pas cité mais, descendant longuement vers l'estuaire... la Loire, quel autre ? Je sais, par mes amis bateliers de Meung, Claire et Denis, quelles infinies délices on y peut ressentir.

Ces deux-là sont amoureux. C'est lui qui écrit, c'est elle qui lui souffle les mots. Il tient son journal de bord et, les poèmes qui leur viennent, il les consigne dans un carnet bleu.

*Pour ceux qui sont partis
Pour ceux qui sont restés
Les oies reviennent*

Soseki Natsume

Celles qui sont restées, ce sont les deux filles, Anna et Alice. Alice a les yeux brillants. Ce pourrait être des

larmes de bonheur mais il y a ces recommandations de la mère : qu'elles construisent chacune leur maison là où elles le désirent. Dès lors on s'interroge : ce voyage annonce-t-il une séparation ? Bien sûr l'auteur nous l'a dit dès le sous-titre, *Chant d'amour et d'adieu*, mais je n'en parlais pas car ces six mots sont la seule erreur de ce livre (qui en compte dans les 19.000) : ils disent trop, surtout le mot *adieu*.

Nous voilà donc fixés : ces deux (vieux) amoureux descendent la Loire vers leur adieu. Vers la mer. Onze jours de navigation qui vont leur resservir les paysages d'une vie, depuis les vastes plaines à blé jusqu'aux bruits de la ville et, sur la fin, aux grands bâtiments industriels et aux entrepôts. Mais un tel amour ne s'entrepasse pas, il ne sait que naviguer.

Merci la vie : la femme conclut ainsi chacune de ses journées. Sa santé se dégrade. Si, les premiers jours, elle l'enlace encore pour esquisser un pas de danse, bientôt elle ne quitte plus sa chaise longue. Elle lui demande de la raser entièrement, ce qui rejoint l'imagerie médicale de ce mal qui jamais ne sera nommé. Son corps se décharne, si c'est encore possible. Il suscite toujours le même amour chez lui, la même envie. *Qu'avons-nous fait de notre vie, nous sommes-nous suffisamment aimés ?* Lui ne cesse de s'interroger, comme si le destin ne suffisait pas et qu'il y faille un responsable. Mais elle, en un sourire qui, de jour en jour, s'estompe, *Merci la vie*.

Quand l'heure est venue, elle ôte son turban et lui, un à un, ses vêtements. Quand elle est nue, il sent

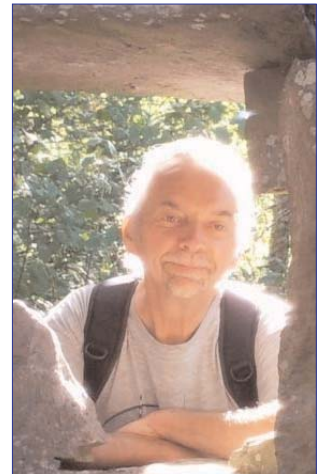
qu'elle lui attache aux lobes ses pendants d'oreilles. *Ainsi, tu pars sans rien emporter... et il en sera de même pour chacun de nous, nus comme au premier jour...* Puis il la passe délicatement par-dessus la rembarde et la laisse glisser dans la mer. Ils se tiennent les mains, juste un regard de la femme vers l'homme et elle lâche prise.

Il va ramener le bateau. Ses deux filles le rejoignent à bord. Ils commencent la remontée du fleuve. *À midi, le soleil qui s'était levé chagrin brillait plein feu. Merci la vie.*

L'écriture de Jacques-François Piquet palpite à fleur de peau sans jamais verser dans le sentimentalisme, dans la sensiblerie ni le lyrisme. C'est cette retenue constante qui fait la force des mots.

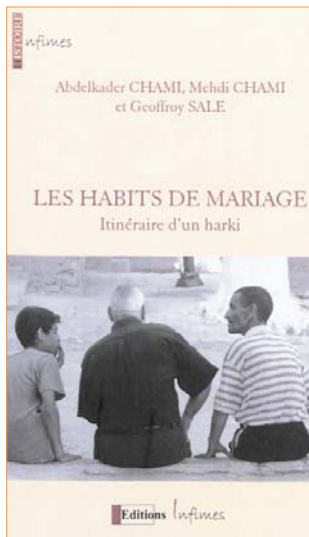
On songe bien sûr à cet autre chef-d'œuvre, « La plus que vive », de Christian Bobin, certes plus enflammé, plus narratif mais qui, lui aussi, poigne le cœur. Et l'on se demande : qu'ai-je fait de ma vie ? Et moi, quel qu'un sera-t-il là pour me laisser glisser dans les eaux quand je serai arrivé à l'estuaire ?

Léo DEMOZAY



«... ô France, voici venu le temps
où il te faut rendre des comptes...»

A. CHAMI, M. CHAMI,
Geoffroy SALE
«LES HABITS
DE MARIAGE»



Le terme *harki* désigne les soldats d'origine arabe ou berbère qui ont combattu aux côtés de la France. On estime leur nombre à 200.000.

Abdelkader Chami est né vers 1936 (aucun papier officiel ne l'atteste) dans le massif de l'Ouarsenis. Troisième de sept garçons et filles, il connaît l'enfance malheureuse que réserve la France aux *autochtones* : la maison se résume à une paillasse au sol, sans eau ni électricité. Et pas d'école ! Pour la *Patrie des Droits de*



l'Ouarsenis

l'Homme, la mission civilisatrice n'est décidément qu'une foutaise.

Dès sept ans il est au travail chez un propriétaire français. Un an plus tard son père décède à l'hôpital d'Alger où a fini par le conduire Monsieur Georges. Nul n'aura les moyens d'assister à ses funérailles.

Il ne connaît que le labeur et les coups car les Arabes, les Français les traitent comme du bétail. Il a dix-huit ans quand commencent, à l'automne 54, les *événements d'Algérie*. La rhétorique française n'en finit pas de puer l'hypocrisie avec ce mot, *événements* (que l'on reprendra en mai 68). Au fait le gouvernement est dirigé par la grande figure de la Gauche, Pierre Mendès France et le ministre de l'Intérieur en est François Mitterrand. Ce dernier refusera en 56-57 (il est ministre de la Justice) la grâce de 38 responsables du FLN, ce que niera longtemps l'Élysée quand il sera devenu Président ! Ah, les mensonges d'État de la V^e République !...

Revenons à Abdelkader. Le terrorisme s'installe en Algérie et l'on vit dans la double hantise permanente de l'armée française et du FLN, tous deux adeptes des exécutions sommaires. Son frère aîné, dont il est sans nouvelles, a choisi le second. Lui, Abdelkader, opte pour devenir *supplétif* de la première. Il nous livre alors un récit hallucinant des opérations auxquelles il participe. Certes on ne mène pas une guérilla comme une guerre en ligne mais partir de nuit équipés de fusils que l'on n'a pas appris à charger, bravo l'armée française !

C'est surtout sur le climat de guerre civile qu'insiste Abdelkader, sur cette perpétuelle défiance à l'égard de tous car on sait comment cela se termine : une rafale dans le meilleur des cas ou la gorge tranchée...

Pire : son statut de harki ne lui garantit rien vis-à-vis de l'armée française. D'ailleurs la nationalité au rabais dont il dispose en tant qu'indigène lui est *de facto* supprimée par l'indépendance du 2 juillet 1962. Il ne sera restauré citoyen français que le 15 janvier 1963, par une déclaration auprès du tribunal d'instance de Perpignan.

C'est dire qu'à cette époque il vit en Métropole. Mais il n'a réussi à s'embarquer sur un bateau qu'au prix de mille ruses – et sans papiers ! – pour débarquer à Marseille le 12 ou le 13 août 62. Ce qui l'attend ? En guise de reconnaissance de la *Mère Patrie*, le camp de Bourg-Lastic puis celui de Rivesaltes. Et enfin, en janvier 63, un travail dans le Loiret. *Une vie nouvelle pouvait enfin commencer*. Une vie nouvelle ou le début de la vraie vie ?

Rémi LEHALLIER

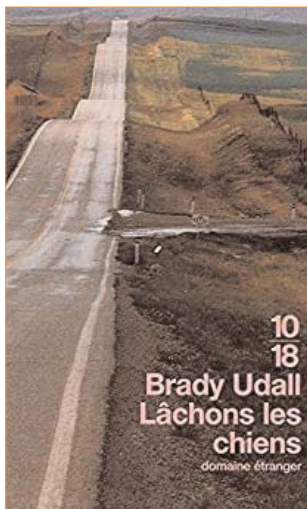


Abdelkader
Chami

Le bruit et la fureur...

Brady UDALL

« LÂCHONS LES CHIENS »



C'est sans doute la quatrième qui m'avait fait acheter ce bouquin. Je ne l'avais pas lu et ça m'étonne : la référence à Raymond Carver aurait dû m'y jeter. À bien relire Martine Laval (*Télérama*) et Martine Siber (*Le Monde des livres*), je retrouve les excès habituels des émissions télévisées. Car l'univers de Brady Udall a peu à voir avec celui de Carver et encore moins avec son écriture. Sauf sur un point : la chute des nouvelles. Quand on demandait à l'auteur des « Vitamines du bonheur » comment l'on savait qu'une nouvelle était terminée, il avait cette formule éclairante : *Comme on se lève de table quand le téléphone sonne*. Comme lui, Udall ne conclut jamais, il laisse les choses en suspens. Mais pour le reste, il n'a rien à voir avec l'auteur qui inventa, aux trois quarts du siècle dernier, ce ton si particulier de ses *short stories*. Et, sur plus d'un

plan, Udall en prend même le contrepied.

Onze nouvelles. La plus courte fait 2.400 signes, la plus longue 60.000. Ce qui frappe d'emblée, c'est le choix de ses personnages : ce sont tous des marginaux, des gens au comportement excessif et imprévisible, plutôt « jeunes » ; ils ont d'improbables baignoires qui tombent en panne, vivent, sinon dans des taudis, du moins à l'écart des habitudes sociales, en n'obéissant qu'à leurs pulsions. Mais le plus surprenant est la construction même des textes, souvent constitués d'une série d'anecdotes sans rapport les unes avec les autres et présentées dans leur succession temporelle, sans souci lisible de continuité ni de construction progressive d'une identité. Décousu, pourrait-on dire. La violence est très présente. Elle atteint parfois des sommets qui relèvent de la connerie absolue comme dans « La ballade du boulet et de la chaîne » : ils fêtent l'enterrement de vie de garçon d'un de leurs camarades et finissent par lui attacher un boulet au pied. Il repart fortement alcoolisé au volant de sa décapotable. Dans la nuit, coup de fil du shérif : il est mort dans les trois mètres d'eau où sa bagnole a plongé, *entraîné vers le fond par une chaîne et un boulet attachés à sa cheville*. Ce sont les quatre premières pages de la nouvelle, les dix-huit autres évoquent les aléas des relations « amoureuses » entre la narratrice (seul cas de ces onze textes) et Juan, qui avait eu l'idée du boulet.

On le voit, on est loin de l'univers de Carver qui joue de l'environnement des personnages pour faire percevoir leurs émotions : il est le plus

discret des romanciers tandis qu'Udall en est l'exact inverse. Je le rapprocherais plutôt des excès d'un Bukowski (que je n'apprécie pas). Je pense que s'il m'avait demandé de relire son manuscrit, j'aurais fait comme Gordon Lish avec Carver : j'en aurais supprimé une bonne partie. Il n'y a qu'à lire « Débutants » (version originale des textes de Carver) et « Parlez-moi d'amour » (version corrigée) pour se convaincre de l'apport essentiel de l'écriture *minimaliste* (ainsi que l'on qualifie l'apport de Carver à la nouvelle). Visiblement, Udall préfère la version longue... Il a tort.

Léo DEMOZAY



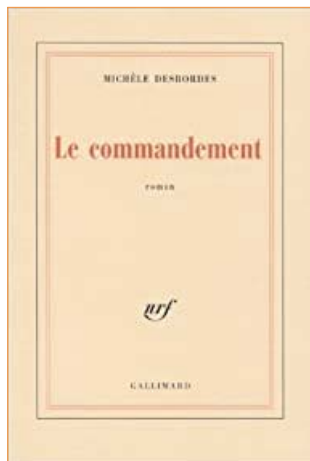
Raymond Carver



Brady Udall

Un besoin éperdu d'éternité.

Michèle DESBORDES
« LE COMMANDEMENT »



Jamais je n'avais lu ceci :

Depuis les baliveaux et la coupe du taillis, et si loin qu'il fût encore, nous l'avions reconnu, nous n'avions pas eu besoin de le regarder longtemps, ni même que bientôt il se tint là dans le jour de la porte, dans ses capuches et ses vieilles laines, ses habits d'Amérique sur lesquels il portait, roulées autour de la tête et des épaules toutes ces laines, ces étoffes usagées qu'on avait dû lui donner à l'octroi ou ailleurs en ville quand l'hiver était arrivé, non il n'avait pas fallu longtemps, malgré la brume et le ciel bas depuis le taillis nous l'avions reconnu, et nous nous étions dit que ce devait être à cause de cette neige que nous avions, de mémoire d'homme nous n'avions jamais vu autant de neige par ici.

qui est la deuxième phrase du roman, le quatrième livre de Michèle Desbordes qui en publiera onze, dont trois à titre posthume. C'est dire si ses mots sont précieux.

J'écris ceci le 3 août : demain, il y a 82 ans, elle naissait à Saint-Cyr-en-Val dans le Loiret. De Saint-Cyr à Orléans, dont elle dirigea, de 94 à 2000, la bibliothèque universitaire, il y a 10,3km et, d'Orléans à Baule, où elle habitait, il y en a 27. De 86 à 93, écart considérable, elle dirigea la B.D.P. de Guadeloupe, entre un recueil de poèmes, *Sombres dans la ville où elles se taisent*, et un premier roman, *L'habituee*. Elle décéda en janvier 2006 et ses cendres furent dispersées dans la Loire depuis le pont de Beaugency.

Je fis une résidence à Beaugency en 2012. J'y demurai cinq ans et j'écrivis beaucoup à Baule, qui est à 5km. C'est là que je lus, de Michèle Desbordes, le titre le plus célèbre, *La demande*. Cette demande est celle que formule à sa manière la vieille servante du château du Clos-Lucé, à Amboise, à l'illustre de Vinci que François I^{er} a invité en France et qui y mourra : figurer sur l'une de ses toiles. Écrit dans une prose singulière – comme rabotée, décapée des adverbes et des adjectifs dont raffolent les écrivains en vogue – proprement inouïe, ce roman sans intrigue me saisit immédiatement par le temps qu'il installait dans la narration, un sentiment d'éternité. Je mis du temps à saisir que cela tenait pour une large part à l'usage systématique de l'imparfait. Ce temps, dit *d'habitude*, est le plus souvent délaissé au profit du passé simple, dit *narratif*. Merveilleuse, et audacieuse, invention stylistique.

Le commandement s'inscrit résolument hors du temps – comme l'auteur dont le nom d'identité demeure soigneusement tu, Desbordes

étant le nom de l'homme dont elle a partagé un temps la vie et sur lequel, car il écrivait, on demeure tout autant privé de renseignements ! C'est dire que seule compte son œuvre. *Le commandement* est celui que Gertie, qui vit aux Lutz, près de Nantes, inculque à *son fils le dernier* et qui garde la profondeur de son mystère : elle l'incite à *partir à l'Amérique* pour y chercher ces terres qui n'appartiennent à personne pour les cultiver. Ce que le fils finit par faire. On est en 1793 et Nantes est le premier port négrier de France. Le fils part jusqu'à l'île (Haïti mais son nom n'est pas dit car elle est sans doute nulle part et partout). *Il marche, il parcourt tout ce qu'il y a à parcourir d'île, de mornes et de ravines, de plaines brûlées par le soleil, du nord au sud et du sud au nord et de la mer jusqu'aux montagnes de la frontière.*

Quand il revient, vingt ans plus tard, il ne va pas revoir sa mère mais se construit, là-haut, une baraque qu'il habite avec le petit mulâtre qui l'accompagne. Sa mère ne le sait pas. Il meurt et le petit vient chez la vieille Gertie des Lutz lui porter les pages et les pages que *son fils le dernier* lui a écrites là-bas, en plus des innombrables lettres qu'il lui a fidèlement adressées tout au long de ces vingt ans. On les lui lit car elle ne sait pas déchiffrer les mots...

Comme je n'en finis pas de lire ce livre et d'essayer de le déchiffrer, de saisir ce qu'il veut me dire. Car jamais aucun écrivain n'a manié cette langue-là – pas même le Céline du *Voyage* ni le Michon des *Vies minuscules* – aucun. Michèle Desbordes transforme son lecteur en Gertie des Lutz : à reprendre toujours ce paquet de textes, à s'y plonger pour tenter d'en déchiffrer le sens profond, caché.

Le mot même de *commandement* ne peut s'empêcher d'avoir des relents bibliques (*les dix commandements*), i.e. d'inéluctable, de décidé en dehors de nous,

Alors nous nous sommes dit que point n'était besoin de quelqu'un pour porter les nouvelles, qu'il y avait des choses que nous savions depuis le commencement. [...] Il y avait des histoires qui ne finissaient pas. Un jour elles commençaient, et ensuite personne, non, plus personne n'en voyait la fin.

Alors, serait-ce une métaphore de la vie, serait-ce donc une autobiographie, et serions-nous condamnés à

ne vivre que ce pour quoi nous sommes venus? Ne faisons-nous rien d'autre qu'écrire des lettres et des lettres à une vieille femme qui ne sait pas lire?

J'y vois la métaphore de l'écriture, du métier d'écrivain, et je me dis que Michèle Desbordes est, de tous ceux que j'ai lus, celle qui s'est le plus accaparé la langue au point de la rendre à ce point dépouillée, sans aucun de ces subterfuges que l'on affuble du terme de *style*.

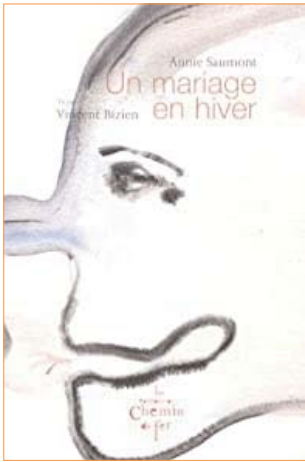
Je retournerai à Baule, j'irai revoir où elle habitait. Où elle habite.

Roger WALLET



Quand Annie Saumont pousse un peu loin...

Annie SAUMONT
« UN MARIAGE EN HIVER »



Décédée voici cinq ans, Annie Saumont demeure LA figure de proue de la nouvelle en France. Prix Goncourt de la nouvelle en 81 (avec *Quelquefois dans les cérémonies*), prix de la SGDL et de l'Académie française (2003), elle en a publié environ 300 dans une trentaine de recueils.

Ce qui frappe, c'est la plasticité de son style : elle invente sans cesse des modes de construction étonnants, jouant souvent du mystère. Elle intègre aussi les formes parlées – un de ses recueils a pour titre *Moi les enfants j'aime pas tellement* – dont, dans *Un mariage en hiver*, elle joue exclusivement : à travers ces 25.000 signes, elle ne nous livre que des dialogues. Qui ne sont pas identifiés comme tels – quelques tirets longs dont la logique échappe, évidemment pas de guillemets, les phrases se succèdent dans une même tirade, au lecteur de réattribuer à chacun ce qu'il dit. Sauf que, dans cette cérémonie de mariage, il y a plus de trente convives dont les prénoms fleurissent au gré des situations, sans compter les enfants ! Et évidemment aucune explication puisque les fragments de conversation sont saisis au vol. Tout au plus ai-je pu repérer que les mariés sont... Mince ! Je les ai perdus ! Je ne les ai pas notés et je les ai oubliés... Désolé !

C'est un peu ça, ce livre.

Impossible de se repérer. Suivre un « dialogue » relève déjà de l'exploit, alors pour ce qui est de repérer qui est qui et qui appartient à quelle famille...

Domage parce que les Éditions du Chemin de Fer fabriquent de véritables petits bijoux (ici avec des dessins de Vincent Bizien).

Pour vous initier à Annie Saumont, commencez par son dernier recueil, *Un si beau parterre de pétunias* (2013) ou *Un soir à la maison* (2003).

Aude FRANCE



Créations textiles

Marcelle DEVISCH «SEIZE TEXTILES RONDS DE DIX-SEPT CENTIMÈTRES»

C'est un article du *Courrier International* d'octobre 2020 «L'histoire des neurones jaillis de nulle part» qui a déclenché ce travail répétitif sur les petits textiles ronds. La série *Neurone* est liée directement à l'article du *Courrier* et ses impressions. Les premiers textiles sont des interprétations des illustrations de l'article, puis d'images de vulgarisation scientifique. La présence de l'aléatoire dans ces images de neurone est à l'opposé d'un ordonnancement mathématique repérable. C'est le début du questionnement. S'ouvre un chemin de déconstruction, une remise en cause de l'expression liée aux textiles.

Neurone 1.



Parmi les premiers modèles, un tissage de laine blanche duveteuse, avec des touches de peinture à l'acrylique bleu soutenu, quelques plombs de pêche et perles scintillantes. Les taches bleues ne sont pas traduites par un dessin textile,

mais par une peinture comme pour une toile. Le centre de la pièce est occupé par une petite photocopie ronde qui illustrait l'article. Il est entouré de quelques rangs de lin. La chaîne est aussi en lin et la bordure au point de feston.

Neurone 2.



Un tissage de laine blanche duveteuse, avec des touches de peinture à l'acrylique bleu soutenu, quelques plombs de pêche. La chaîne est en lin ainsi que la bordure au point de feston.

Neurone 3.



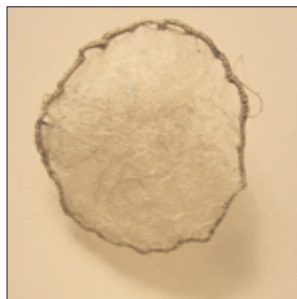
Parmi les premiers modèles de neurone, de forme ronde, une broderie aléatoire avec du fil noir et quelques taches de fil blanc pour ce qui constitue la trame. La bordure est en lin au point de feston. La pièce est transparente.

Neurone/Dentelle 4.



Parmi les premiers modèles, poils presque noirs de mon chien, coupés très court, collés avec de la colle à papier peint sur une chaîne en nylon, fixée à la fin par un plomb de pêche. Il n'y a plus vraiment de trame. Idem pour la bordure. La pièce est transparente.

Neurone/Cheveux 5.



Interprétation d'une image de vulgarisation scientifique, tissage de cheveux. La chaîne est en nylon et la bordure en lin festonné. La pièce est transparente.

Neurone 6.



Parmi les premiers textiles, interprétation d'une image de vulgarisation scientifique, tissage en laine blanche rêche, mohair au début puis rêche, avec des perles de différentes couleurs, cousues, et reliées entre elles par des fils de la même couleur que la perle, idem pour la chaîne et bordure en lin.

Neurone 7.



Parmi les premiers tissages, en laine blanche rêche, avec des perles de différentes couleurs cousues, idem pour la chaîne et bordure en lin.

Neurone 8.



Parmi les premiers tissages de forme ronde, broderie au point d'esprit avec du fil brillant gris et broderie aléatoire de bleu en coton perlé, idem pour la chaîne et bordure.

Neurone/Feutré 9.



Avec différentes fibres, ficelles, laines de couleur, grossièrement feutrées, idem pour la chaîne et bordure en lin. Comme pour le neurone 4, avec poil de chien, il n'y a plus vraiment de trame ni de chaîne, le fond se confond avec la forme, merci Pollock.

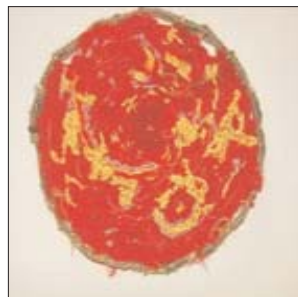
Neurone/Plastique 10.



Interprétation d'une image de neurone avec des bandes de plastique récupérées, de sacs blancs, collés, en partie fondus, avec un fer à repasser, avec rehaut de laine bleue et de fil brillant. Idem chaîne en coton et bordure en lin. Ce travail sera repris par une autre série.

Neurone 11.

Interprétation d'une image de vulgarisation scientifique, broderie aléatoire de couleur rouge, rehaut de broderie jaune, mauve et de mince fil de soie. Idem chaîne en coton et lin pour la bordure.



Neurone 12.



Interprétation d'une image de vulgarisation scientifique, sur un tissage rond avec des cheveux, sur lequel des fils à coudre de couleur rouge, bleue, rose sont brodés de façon aléatoire. Idem chaîne en fil gris clair et bordure festonnée, colle pour fixer les fils de chaîne.

Perles de Neurone 13.



Au début, la pièce est entièrement recouverte de perles roses, rose pâle, avec des perles barrées d'un trait noir, cousues sur un tis-

sage mauve ; idem pour la chaîne et la bordure en lin.

Neurone 14.



Parmi les premiers tissages, interprétation d'une image de l'article du *Courrier International*, broderie aléatoire de fils à coudre blancs, avec quelques touches de fils noirs. La pièce est transparente. Idem pour la chaîne et la bordure en lin.

Neurone 15.



Parmi les premiers tissages, interprétation en laine blanche rêche, avec des fils à coudre noirs et quelques fils en mohair verts, coupés, collés avec de la colle à papier peint ; idem pour la chaîne et la bordure en lin.

Réseaux 16.

Interprétation d'une image de vulgarisation scientifique. La broderie est aléatoire en coton perlé de couleurs différentes. Les fils sont attachés les uns aux autres. La chaî-

ne géométrique ne passe pas par le centre. La finition est en rotin et boudin de plastique noir. La pièce est transparente. Elle est une proposition de déconstruction de la chaîne.



HISTOIRES DE NEURONES

Un neurone est une cellule du système nerveux spécialisée dans la communication et le traitement d'informations. Et voilà le langage qui revient puisqu'il a pour fonction l'expression de la pensée et la communication entre les humains, mise en œuvre par la parole ou par l'écriture. Bref tout système de signes permettant la communication.

Le cerveau humain adulte compte cent mille milliards de neurones. Or ces éléments de base du système nerveux sont des cellules, dont la durée de vie est limitée à quelques mois. C'est pourquoi l'organisme en perd, chaque jour, environ dix mille.

Depuis, chaque article scientifique ayant un rapport avec le corps me fait réagir. Il me permet de découvrir, de visualiser un virus, une bactérie, un neurone et bien sûr la covid 19. Je trouve ces images de l'infiniment petit fascinantes grâce aux technologies qui nous les

rèvelent à l'aide d'une visualisation colorée. Elles enrichissent mon imaginaire.

Ces lectures d'articles, reportages, films scientifiques avec leur illustration m'inspirent une traduction, un télescopage d'images mentales que je note à l'aide d'un petit dessin, accolé à une explication brève, parfois pour fixer l'idée que je réalise plus tard. Un carnet de croquis accompagne donc cette démarche.

En plus de leur attrait plastique, ce qui m'a surpris et intriguée tout d'abord, c'est l'aspect complètement aléatoire des formes issues de ces images. Elles semblaient ne répondre à aucune donnée mathématique, géométrique. J'ai cherché à en faire une interprétation dont la configuration procède d'une combinatoire exploitant les possibilités du hasard. À l'aide de savoir-faire liés au textile, j'ai expérimenté cette méthode. Et dans ce sens la navette volante des textiles coptes égyptiens du VI^e siècle, époque byzantine notamment, m'a permis de m'évader de toutes contraintes techniques. Le fil à coudre court, saute, s'échappe de la chaîne, de la trame...

J'ai choisi une forme ronde, circulaire, parce que sans fin, ni commencement et que le chiffre Pi est aléatoire à l'infini.

Ainsi les premiers textiles neurones ont des touches de peinture acrylique bleue peintes directement sur le tissage.

La toile, le tissu (de lin), le peintre Henri Matisse les connaissait bien. Des zones entières n'étaient pas peintes dans sa toile, dont le titre est « *Luxe, calme et volupté* », peut-être la première peinture exécutée de cette manière. Après, dans l'œuvre « *Polynésie* », la toile vierge en lin a encore plus d'importance.

À sa suite, le groupe d'artistes du mouvement Support Surface a beaucoup interrogé la toile, le support. Simon Hantaï est inspiré par le pliage, le frottage en fait des toiles abstraites. L'artiste François Rouan pratique l'art du tissage. Il tisse ses bandes de chaîne et de trame.

Le collage, si inspirant pour les cubistes, peut donner l'idée de couvrir une photocopie sur le tissage. Une répétition s'opère, entre l'interprétation textile peint/ papier peint/teinté/ photocopie du neuro-

ne illustrant l'article du *Courrier International*.

Ce travail sur les petits textiles se traduit par des séries ayant un thème les reliant et des idées les parcourant toutes, ainsi l'aléatoire, le faire avec les mains comme expressions du corps, d'une technique textile, des éléments du corps, comme les poils, les cheveux, de la récupération comme matières à tisser, du textile accompagnant le corps de la naissance à la mort.

Marcelle DEVISCH

*Marcelle Devisch
vit et travaille dans l'Oise,
près de Marseille-en-B Beauvaisis*

 **Courrier
International**



Un recueil de nouvelles affûtées pour une série télévisuelle...

Patrice JUIFF

« LA TAILLE D'UN ANGE »



Patrice Juiff, né en 64, est comédien, romancier et nouvelliste. Il est l'auteur notamment de *Frère et sœur* (Plon, 2003). Son recueil de nouvelles, *La taille d'un ange* (Albin Michel, 2008), sélectionné pour le Goncourt du genre, a reçu le Grand prix de la nouvelle de la Société des gens de lettres. Quand j'ai fait sa

connaissance, il n'habitait pas encore Beauvais mais un petit village oisien après Auneuil. Ses activités scéniques (surtout des tournages télé) ont fait que nous nous sommes peu rencontrés. Je note qu'il vient de signer le scénario d'un long-métrage, *La traversée*. Quand je quittai, en 2008, l'atelier d'écriture que j'avais créé à Beauvais, c'est lui qui me remplaça un temps. Et quand le Théâtre cessa de faire appel à moi pour animer des ateliers en milieu scolaire, c'est à lui que le nouveau directeur fit appel.

Bref, nous nous connaissons. Un jour il m'adressa le texte d'un roman que les maisons d'édition lui refusaient en me demandant mon avis. Je fus très sensible à cette marque de confiance. S'il m'avait adressé celui de *La taille d'un ange*, jamais je ne serais allé chercher, pour la quatrième de couverture, cette première phrase censée sans doute être vendeuse – *Des personnages à la Raymond Carver, solitaires et fragiles, tendres et violents, repliés sur des secrets trop lourds pour eux et que la vie*

n'a pas précisément gâtés – mais complètement à côté de la plaque car ce n'est en rien ni l'univers ni l'écriture de Carver. Carver écrivait vingt ans plus tôt et s'il est une évidence que refuse la critique littéraire, c'est que la langue évolue, que la phrase bouge et le vocabulaire aussi. À qui me fait penser l'univers de Patrice Juiff? Je dirais à l'exact opposé d'un autre néo-Beauvaisien, Mbougar Sarr, le Goncourt 2021, dont les intrigues complexes et les phrases aux multiples replis m'ont un peu perdu dans *La plus secrète mémoire des hommes* (cf. Saisons 2 du 21.12.2021).

Parlons d'abord du style, de la *patte* de Patrice Juiff. C'est un style parlé, bien qu'il n'y ait pas de dialogues. Phrases brèves, souvent un seul mot. *Je lui en veux de me raconter ça à moi. À moi. Maintenant. Je ne suis que son fils. Putain de merde.* (p.154, *Ma mère est vivante*) Et le vocabulaire est délibérément agressif, grossier s'il le faut : le personnage qui parle au lecteur est le plus souvent un jeune (parfois féminin) d'aujourd'hui, qui ne recourt pourtant pas au sabir post-verlan. D'une nouvelle à l'autre (il y en a neuf), le style ne change guère, sauf dans *Un*

cœur en commun qui raconte qu'une jeune femme fait tardivement la connaissance de sa mère recluse dans un HP et va la recueillir chez elle. Cette nouvelle est vraiment à part pour la situation qu'elle évoque et, tout naturellement, les paragraphes s'allongent, les phrases prennent le temps de la nuance, les mots brutaux disparaissent. Cette façon d'exprimer la tendresse peut alors faire penser au Carver de *C'est pas grand chose mais ça fait du bien*, la nouvelle que je préfère de l'auteur américain.

Sinon les personnages de Juiff sont le plus souvent déjantés. Dans *La taille d'un ange*, une jeune femme prend sa mobylette pour aller rendre visite à son amoureux, condamné à onze ans pour un double viol ! Elle emmène sa petite fille, dont le taulard n'est pas au courant de l'existence, mais, avant d'arriver, elle laisse la gamine sur un banc et va se saouler dans un bar... Accessoirement ce premier texte joue sur une situation absolument impossible. Impossible en effet pour l'auteur d'un double viol d'avoir été identifié, arrêté, jugé et condamné alors que sa fille n'a que quatre mois, ce qui ne laisse donc qu'au maximum treize mois pour l'arrestation, l'insurrection et le procès.

Dans *Le dimanche matin*, la narratrice déclare avoir 13 ans mais l'auteur ne convainc pas totalement quant au niveau de langage de son personnage – c'est une difficulté récurrente chez les écrivains qui, pour cette raison, recourent le plus souvent à un narrateur extérieur, les auteurs de théâtre ne se risquant jamais à l'épreuve. Son père, représentant, ne revient à la maison que le week-end. Le samedi il se saoule et le dimanche matin il met une correction en règle à celui de ses enfants que la narratrice lui désigne comme

ayant fait les plus grosses bêtises dans la semaine. Après le tabassage, tout redevient normal. Mais ce jour-là la mère a laissé une lettre disant qu'elle s'en va. La situation est terrible car le père risque de tout défoncer quand la petite la lui remettra. Du coup les cinq enfants s'enfuient quand ils entendent le père tituber en descendant l'escalier. Là encore, on peine à croire à la situation tant elle est extrême et, pour tout dire, peu crédible.

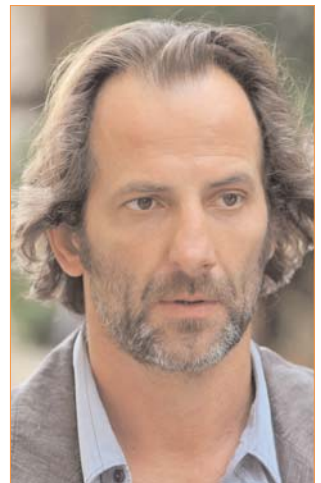
D'une certaine façon je dirais que Patrice Juiff construit ses nouvelles comme des polars télévisés. Il s'agit de saisir d'emblée le téléspectateur – le lecteur – et de soigner la chute en allant chercher l'imprévisible. C'est le cas dans *Une pêche miraculeuse*. Un ado vit un drame familial : le meilleur ami de son père lui pique sa femme et s'installe chez lui. Le père plonge dans l'alcoolisme. Le fils est bien obligé de composer avec ce beau-père qui l'emmène à la pêche. Cela ne dure qu'un temps : le type décampe. Le fils s'efforce d'atténuer la douleur de sa mère. Il harcèle l'autre au téléphone mais il lui faut trouver mieux. C'est chose faite quand, avec un copain, il tombe sur un stock de munitions de la Guerre. En définitive c'est sa cabane de pêcheur qu'il pulvérisera. La houle provoquée par l'explosion fera remonter à la surface des tonnes de poissons comme il n'en a jamais vu...

Patrice Juiff a le sens cinématographique du dénouement, de la chute. Dans *Chiienne perdue*, la disparition du labrador sonne le glas du bonheur et du couple. Le narrateur finira par la retrouver : dans un autre jardin, à jouer avec les enfants ; il fuit... Dans *Le premier vrai souvenir que j'ai d'elle*, le narrateur évoque sa sœur aînée qui s'est suicidée. Un peu à la façon du *Je me souviens* de

Perce ou, plutôt, des *biographèmes* de Roland Barthes : non dans un souci chronologique mais par épisode significatif. J'avoue ne pas avoir cru à l'acte final – cette « sœur » était en fait sa mère – même si Jack Nicholson a vraiment découvert à 37 ans que sa sœur June était en réalité sa mère. Je retrouve là une tendance scénaristique des séries policières télévisuelles qui poussent toujours plus loin – trop loin – la vraisemblance des intrigues. Reste l'écriture qui, elle, est bien plus personnelle quand elle est au meilleur :

Je suis revenu hier chez nous pour la première fois depuis que notre mère est morte. Pour vider la maison parce que je viens de la mettre en vente. Et c'est dans le grenier que je viens de découvrir le sac-poubelle et tout ce qu'il contenait. Les photos et le cahier de ma sœur. Et c'est comme ça que j'ai tout appris. Ouais. Ou compris comme on voudra. En ouvrant un sac-poubelle et en lisant le cahier tout corné de ma sœur. Ouais. Que ma sœur était ma mère. Ma mère. En fait. Ma maman. La vraie. Et je ne sais pas encore si j'en suis étonné. Finalement.

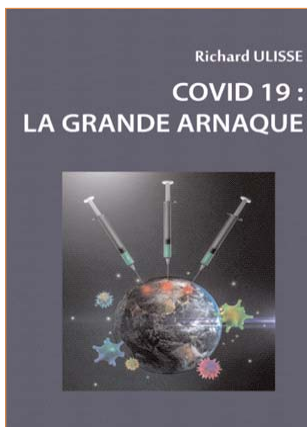
LÉO DEMOZAY



QUI VEUT UNE 4^{ÈME} DOSE?

Je rentre d'un moment familial (ma petite-fille grandit avec ses 8 ans... Sa maman ne pourra pas démarrer sa première séance de chimiothérapie car son deuxième enfant est déclaré positif au coup de goupillon covid ce jour... Quel merdier supplémentaire!

Ma hargne m'a fait googler, j'ai trouvé ce site (fait-il partie de la sphère conspirationniste, je n'en sais rien!) que je vous propose car il me permet d'exprimer ma crainte à la manipulation...



"En deux ans, le Covid a permis aux laboratoires pharmaceutiques d'empocher des dizaines de milliards en un temps record et de faire des bénéfices colossaux dans la plus totale opacité, tant sur le produit qu'ils ont vendu que sur les clauses des marchés qu'ils ont signés avec les autorités diverses à travers le monde.

Tout cela en prenant bien soin de ne porter aucune responsabilité sur les effets secondaires possibles des produits vendus.

Vous avez bien évidemment compris que le produit qui a rapporté des

milliards de dollars est bien sûr le "vaccin" miracle qui devait nous permettre de retrouver une vie normale.

En fait un "vaccin" qui ne vaccine pas ou alors si peu qu'il faut multiplier les injections, qui ne protège pas d'attraper le Covid et qui n'empêche pas d'être contagieux si on l'attrape.

Bref, tout sauf un vaccin.

En fait, une thérapie génique expérimentale qui, sans notre accord, nous a tous transformés en rats de laboratoires pour retrouver notre vie d'avant, pouvoir aller au cinéma, au bistrot ou au théâtre.

Une vaste arnaque, car rien de tout ce qui nous était promis ne s'est avéré exact."

Extrait de l'introduction, ça donne envie d'aller plus loin!

Mais à qui se fier dans cette société de fake news?

Car, malgré mon vote de vieux de gauche, j'ai subi les trois vaccins afin de voir mes proches en toute "légalité"! Pour la quatrième dose, les toubibs de mon cabinet médical pensent qu'ils est conseillé d'attendre les preuves de son efficacité.

Il faut dire qu'ils ou elles ont bien été mis à contribution depuis deux ans et toujours à vingt-cinq balles la consultation, depuis presque bientôt dix ans!

François Béranger chantait :

"Mahamadou m'a dit, Mahamadou m'a dit :

On a pressé le citron, on peut jeter la peau"

Je connais deux potes toubibs qui se sont bien fait presser, au nom d'un vieux serment d'Hypocrate qui en fait bien sourire quelques autres!

IRINA PALM

Sans vouloir me lancer dans une revue de presse des faits divers, j'ai

constaté que les Rolling Stones avaient plus brillamment rempli la pelouse londonienne de Hyde Park le 5 juillet 1969 que la queen Elizabeth 2 lors de son jubilé en juin dernier!

Puisque je parle des Stones, je me



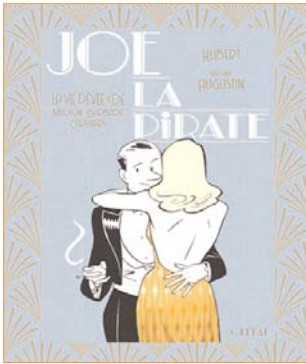
dois de souligner le film social "Irina palm" dont la vedette est Marianne Faithfull. Elle incarne le rôle d'une grand-mère qui veut sauver son petit-fils en trouvant l'argent qui lui permettra de payer l'invention chirurgicale...

Elle trouve un boulot sordide et honteux : branleuse de bites dans le quartier de Soho (le Pigalle londonien). Quelle grand-mère méritante, cette Maggie, qui n'a trouvé que cette solution pour espérer pouvoir financer le coût faramineux de l'intervention! Seule solution pour espérer que l'enfant aille au-delà de ses sept ans. C'est un film pudique, émouvant vraiment intéressant. J'y ai rencontré la réalité de la misère sexuelle d'une partie de nos sociétés, réalité que je ne soupçonnais pas sous cet angle!

JOE LA PIRATE

Puis j'ai eu besoin de ce titre. Le trait est simple, je le qualifierai presque de vieillot, mais il colle bien avec l'époque racontée.

J'y ai découvert "La vie rêvée de Marion Barbara Castairs", femme extraordinaire issue de la haute aris-



toçratie anglo-saxonne qui fut à l'origine des White Anglo Saxon Protestant! (La "tribu" colonisatrice de l'Amérique du Nord dont Trump reste un spécimen!)

C'est un roman graphique paru en mai 2021, qui tombe à pic dans cette période féminine qui s'exprime suite au phénomène #me too

Si je cite brièvement les auteurs: "Nous n'avons pas cherché à en faire une adaptation, mais à recréer librement l'existence de Joe pour lui redonner vie."

Joe est née en 1900 et morte à 93 ans. Elle fut occupée à ne jamais s'ennuyer car la vie est trop courte pour s'ennuyer. Vie intense d'infirmière pendant la guerre, pilote de course auto ou bateau, propriétaire terrienne d'un "état" minuscule: l'île de Whale Cay. On retrouve d'ailleurs, à la mort de Marlène Dietrich en 1992 (un an avant celle de son amante) un acte de propriété d'une plage de Whale Cay cédée par "Joe" à Marlène.

C'est le portrait d'une femme décalée pour son époque (quelle chance immense de ne pas avoir de soucis d'argent!). Pour fonctionner ainsi, elle s'offrit la particularité d'être vêtue comme un homme.

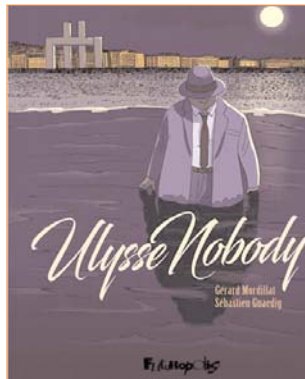
Je la qualifierai de lesbienne alpha (dominante).

La grande maison voulue par la boss (très autoritaire et stricte) était



de style espagnol avec cinq chambres et autant de salles de bain, un musée et un magasin. L'île pouvait produire des asperges, betteraves, carottes, concombres, citrons, bananes, cantaloups, cacahuètes, riz et était dotée d'un élevage de lapins.

ULYSSE NOBODY



Ensuite, pour revenir un peu dans l'ambiance politique déprimante, les éditions Futuropolis ont publié en février 2022 un récit de Gérard Mordillat, dessiné par Sébastien Gnaedig.

L'action se situe au Havre, ville que je connais un peu. Le trait est là aussi simpliste mais réaliste. Il y a une similitude entre Ulysse Nobody et Frank Delapersonne qui tourna quatre fois avec Gérard Mordillat!

Ce dernier cite Brecht: "Le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie mais son évolution en cas de crise."

Il cite aussi un historien américain (dont je n'ai pas bien repéré le nom): "Ce n'est pas parce qu'aujourd'hui les formes du fascisme ne reprennent pas les formes historiques du fascisme que ce n'est pas du fascisme."

L'auteur, lors d'un entretien, nous dit que "maintenant le fascisme fait vendre, c'est devenu un produit d'appel!" J'avais d'ailleurs, une fois, entendu le fondateur du F.N. recon-



naître que son nom était devenu une "marque"! Ce parti prend des gens, utilise leur colère, leur frustration pour s'en servir et les jeter éventuellement.

Ulysse n'est certainement pas fasciste, il est malheureusement perdu. Il cherche une dignité, un rôle.

Comme c'est un acteur sans travail, il cherche un recours, il veut être à nouveau quelqu'un.

Ce roman pose cruellement la question "qu'est ce c'est qu'exister?"

Paradoxalement, "c'est un livre doux, calme, mélancolique" (Sonia Devillers sur France Inter). Il raconte cette dérive, ce désœuvrement, que l'on croise dans nos villes ou villages et qui sont le terreau de ce qu'on appréhende..

Dans les années 70, Félix Leclerc

chantait : "Non, vraiment, la meilleure façon de tuer un homme c'est de le payer à être chômeur! - Et puis, dans les villes, ça fait des morts qui marchent!"

Il parlait des populations des premières nations à qui l'on donnait de l'argent afin qu'ils s'achètent l'alcool qui comblait leur oisiveté.

Je croise de plus en plus de "morts qui marchent" dans ma petite ville.

CHAMBRE 212



Afin de m'échapper de cette morosité ambiante, j'eus le loisir de visionner ce film relevant de la catégorie "cinéma d'auteur".

Chambre 212 dissèque la notion de couple en mettant ses deux membres à part. Honoré rappelle qu'avant de ne faire qu'un, il y a d'abord deux personnes, bien distinctes, qui doivent se demander de temps en temps où elles en sont personnellement, individuellement. "Où en est ma vie avec cette personne?", "Que dois-je faire?" Une nuit pour s'expliquer avec soi-même: Biolay reste à la maison, Mastroianni dort dans l'hôtel d'en face. Une chambre avec vue sur son appartement, donc sur le mari...

Yohann rédacteur
in Le blog du cinéma



Honoré transforme le rôle traditionnellement réservé aux mecs, celui de prédateur infidèle, pour le donner à sa muse. Cette femme de cinquante balais aime se taper des jeunes ou mater des beaux garçons, et laisse les cornes au mari.

Ce film m'a fait du bien, je suis assez curieux de l'évolution de la place des femmes dans notre société. Sauront-elles mieux gérer ces aspects de pouvoir? D'où ma formule de lesbienne alpha à propos de Joe la pirate.

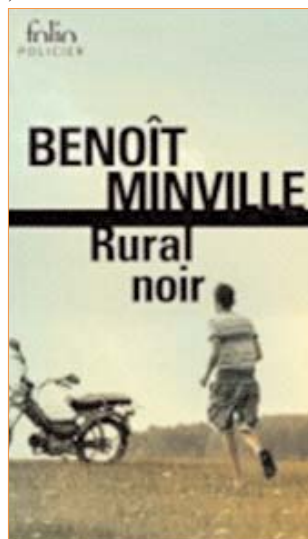
Chiara Mastroianni est saisissante dans sa nudité sans fard d'une quinquagénaire, ses seins sont toujours mignons dans le début du ramollissement.

Les thèmes traités nous concernent: la fidélité, le désir de l'autre ou de l'ailleurs afin de contrecarrer la perfide monotonie. Face à cet inéluctable vieillissement des sentiments et des corps, il y a ce désir de la nouveauté qui ne sera peut-être pas normalisée par la routine! L'oisiveté et une forme de luxe se sont vraiment démocratisées, je ne saurais dire si c'est une évolution positive.

Mon vieux pote gueulait: "68, 68, noblesse du calendrier" (L.Ferré). Mais c'était du mois de mai qu'il parlait et non pas de l'âge, car selon mon vécu cela manque un peu d'enthousiasme! 69 sera-t-il plus dynamique? Allons réécouter Gainsbarre...

Une bibliothécaire me proposa une promenade de 250 pages dans

le Nivernais. Je suis presque retourné au bord des clapotis des étangs de Baye, avec ses paisibles vaches blanches, les "charolaises" qui souffrent maintenant de la sécheresse. Bien sûr, ces contrées françaises ont une vie très rurale, bucolique pour le vacancier mais fortement peu passionnante dans la vie de tous les jours!



RURAL NOIR

"Après dix ans d'absence, à voyager à travers le monde, Romain, 30 ans, revient dans son petit village natal de Tamnay-en-Bazois, dans la Nièvre, au coeur de la campagne. Après avoir traversé tous ces paysages ruraux baignés de souvenirs, il s'empresse d'aller revoir son jeune frère, Chris, affairé dans son atelier de poterie. Retrouvailles heureuses et franches accolades. Aussitôt, il apprend que Julie, sa meilleure amie, est passée chef de service à l'hôpital de Decize et que, dorénavant, ils forment un couple attendant un heureux événement. Et que son meilleur pote, Vlad, est parti en ville, fourré dans des combines de plus en plus graves. D'ailleurs, il ne va

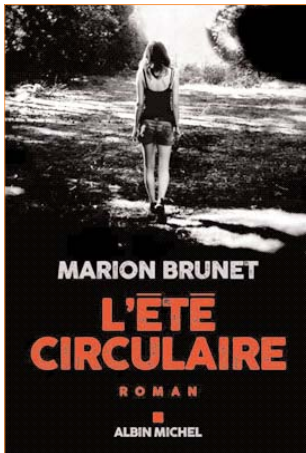
pas tarder à en payer le prix fort..."

Marina 53 in Babelio

On est dans cette contrée française où l'on n'a pas beaucoup de travail, d'occupation et où l'on tire sur le pétard ou bien la cannette de 8,6 plusieurs fois par jour. C'est certainement la face glauque de notre société, d'ailleurs l'accès au tabac ou à l'alcool a toujours été possible, même au pire du confinement. Cela a certainement contribué à contenir les rebellions.

Benoît Minville parle aussi un peu de lui et de ses potes sur leur mob, dans cette région découvrant ce nouveau millénaire et ses nouveautés.

L'ÉTÉ CIRCULAIRE



Le roman m'a bien embarqué. D'ailleurs L. me proposa dans la foulée une plongée dans le Lubéron en dehors des touristes, que certains nomment les "doryphores".

Cette fois-ci, on voit la vie à travers les yeux de deux adolescentes, frangines de quatorze et quinze ans.

Leurs corps fleurissent, elles ont un beau cul dans les pensées machistes et dans le terreau du frontisme. Elles sont confrontées à des bassesses

ignobles comme par exemple leur grand-père qui embaucha quelques clandestins pour la saison des vendanges. Ceux-ci bossèrent dur et bien. Avant la fin du travail, le grand-père dénonça les clandestins à la préfecture qui fit une opération de communication. Certains pauvres hères réussirent à s'enfuir, d'autres ont été expulsés... Bien sûr, aucun ne fut payé. Est-ce normal, ou drôlement futé ou purement ignoble?

Dans cette partie de notre pays, on reproche aux Arabes et aux Gitans; on remet même l'esclavage au goût du jour.

"Ce dont l'auteur parle, c'est, tout bêtement, des gens. Pas des héros. Loin de là. Des salauds, un peu, et même parfois un peu plus que ça. Des gens normaux, en fait, et qui subissent. C'est ce que sont Manuel et Séverine, les parents des deux adolescentes. Ils ne sont pas pauvres à proprement parler, mais tirent parfois le diable par la queue. Ils sont insatisfaits de leur vie mais s'en contentent. Ils savent sans doute où ils ont merdé mais seraient certainement incapables de faire autrement s'ils devaient recommencer. Ils savent que c'est un peu de leur faute, ils ne sont pas du genre à s'en prendre à la société, mais plutôt aux voisins arabes..."

Yan
in le Noir français

Jean-Luc Godard vient de faire son ultime pied de nez, cela nous permettra peut-être de ne plus parler de la Queen...

Sa mort décidée arrive bien. Notre président devra d'autant plus accepter la discussion sur l'euthanasie désirée ou bien le droit de mourir dans la dignité.

Elle est pas belle la vie?

Michel DESHAYES

CONSPIRATION

On pense tout de suite à *Respiration, Transpiration...* et l'on a raison. Tous ces mots viennent du latin *spirare*, respirer. *Conspirer* c'est respirer avec (lat. *cum*), du même souffle. On ne peut conspirer seul.

Le mot a plusieurs synonymes même si l'historien François Guizot, au XVIII^e, a longuement précisé ce qui distingue la *cabale*, le *complot*, la *conjuración* et la *conspiration*. L'Histoire a le plus souvent figé les expressions. Ainsi parle-t-on de la *cabale des dévots* contre les pièces de Molière, des *complots de l'OAS* contre de Gaulle, de la *conspiration de Cinq-Mars* (en 1642, contre le cardinal Richelieu) ou de la *conjuración de Catilina* (que dénonça Cicéron en 63 av. J.C.).

Le *conspirationnisme* actuel s'incarne en Trump. Il affirme que le cours de l'histoire n'est pas le fruit des jeux politiques nationaux, mais qu'il est en réalité provoqué par l'action secrète d'un petit groupe d'hommes désireux de réaliser un projet de contrôle et de domination des populations. Kennedy n'a pas été assassiné, Armstrong n'a pas marché sur la Lune... Je vous rassure: Michel Deshayes n'est pas conspirationniste: il réfléchit...

SAISONS n°5

a été rédigé par
Léo Demozay, Michel Deshayes,
Marcelle Devisch, Marc Frétoy,
Élie Hernandez, Michel Lalet,
Rémi Lehallier,
Pierre Rosset, Roger Wallet

Le n°6 paraîtra
le 21 décembre 2022

Votez pour Dédé Cagneux, notre futur ministre des Sports !



FAISONS JOYEUSEMENT ÉVOLUER LES J.O.

Accoudé au zinc du Bar des Amis, André Cagneux échange avec Alexis Disruptov. Ils viennent de découvrir avec stupéfaction le budget des J.O. Ils y voient une méthode et un résultat de la même farine que pour la construction d'une centrale nucléaire du côté de Flamanville.

– Ça va nous coûter un bras ces J.O.!

– Les deux bras, je dirais.

– J'aurais bien une petite idée...

André Cagneux se frotte les mains avec énergie, signe chez lui que pointe une idée toute fraîche :

– Dis-moi Alexis, tu sais comment ça se passe avec l'Eurovision ?

– Oui je crois. Tous les pays ont une équipe de chanteurs et on vote pour désigner la chan-

son la moins craignos : Allemagne : deux points. Bulgarie : zéro point. Portugal : trois points. Et surtout, Irlande : douze points ! Conclusion, à la fin, c'est l'Irlande qui gagne !

– Exactement. Et tu sais pourquoi c'est l'Irlande qui gagne ?

– Parce qu'ils font les meilleures chansons, non ?

– Pas du tout. L'Irlande gagne car la règle veut que ce soit le pays du vainqueur qui organise l'édition suivante. Et comme personne ne veut s'y coller, tout le monde se met d'accord pour que ça reste en Irlande !



– J'ai compris. Votre petite idée, c'est que l'organisation des JO soit donnée au pays qui récolte le plus grand nombre de médailles !

– Dans le mille, mon ami ! Ceux qui font une moisson de médailles, ils sont contents. Alors forcément, après avoir gagné ils seront contents d'organiser la prochaine olympiade.

– Très juste. Mais peut-être qu'un jour ils en auront marre de payer des sommes astronomiques tous les quatre ans, non ?

– Eh bien leurs gars courront moins vite, sauteront moins haut... Ils leur diront d'y aller mollo. Et comme ça, ils pourront passer la main.

– Je ne suis pas sûr que les athlètes soient très motivés pour une idée comme celle-là.

– Tu oublies le contre-dopage anti-performance. On leur refilera des trucs qu'ils prendront à l'insu de leur plein gré pour qu'ils soient tout raplapla. Ils auraient l'air de vouloir aller plus vite, plus haut, plus fort... mais grâce au contre-dopage, pas moyen. Ils seront tout mous.

– Pas bête, mais pas très juste pour les pays mal informés. Avec ce système, ceux-là vont rafler toutes les médailles... et se retrouver avec une organisation ruineuse sur les bras.

– Tant pis pour eux. Il faut souffrir pour apprendre.

– Ouai... Pas sûr que ce soit très intéressant pour le public, votre truc...

– Pas intéressant ? Mais ce sera exactement pareil. Perdre, gagner ! Qu'est-ce que ça change ? Et puis, crois-moi : l'important, c'est de nourrir notre programme.

(1) - André Cagneux s'active sur les estrades depuis des années. Il a une haute opinion du sport et veut faire les réformes qui s'imposent.

Accompagné de son conseiller technique Alexis Disruptov, il parcourt les stades et affine sa réflexion. Les étapes à venir ? D'abord se faire élire. Continuer de développer son programme. Se faire remarquer d'un Président : celui-ci ou le suivant. Puis enfin, être nommé ministre des Sports et tout changer !

**VOTEZ
POUR DÉDÉ CAGNEUX,
NOTRE FUTUR
MINISTRE DES SPORTS !**

JETONS-NOUS À L'EAU



– Alexis... On se fait chier dans cette piscine.

– Vous avez raison Monsieur le Ministre. On se tire ?

– Je ne suis pas encore ministre. Mais on se fait chier quand même... Qu'est-ce qui cloche avec ces compétitions de natation ?

– Ça pue le chlore.

– Oui mais pas que... On dirait qu'ils les obligent à faire des trucs pour aller le moins vite possible...

– On dirait bien. Ce n'est pas faux.

– L'idée d'une compétition de natation, c'est bien de nager le plus vite possible, non ? Eh bien là, on les fait nager à l'envers, ou sur le dos, ou avec des mouvements qui les ralentissent, avec des nages biscornues où ils gigotent sottement les jambes et qui ne sont pas très efficaces...

– Je vois ce que vous voulez dire...

– C'est un peu comme si en athlétisme on faisait courir le 100m normal, puis le 100m à cloche-pied, le 100m en marche arrière, le 100m sur les mains...

– Oui, et le cinquante mètres aussi. Et le deux-cents. Et le trois-cents...

– Le 300m, ça n'existe pas.

– C'est dommage !

– En tout cas, ce serait longuet, non ?

– De toute façon, ça ne règle pas ce problème de piscine ! Vous avez une idée, Monsieur le Ministre ?

– Je ne suis pas encore ministre, Alexis ! Pas encore. Non, je n'ai pas d'idée. Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire avec cette discipline. Surtout quand tu vois qu'une vieille femme de quatre-vingt-cinq ans qui trottine sur le bord du bassin va plus vite que tous ces jeunes gens musclés qui barbotent en éclaboussant partout...

– On pourrait faire une compétition qui opposerait des très vieilles femmes à des jeunes nageurs musclés !

– C'est idiot.

– Alors, il faut créer une commission...

– Vaste blague.

– Une Convention Citoyenne ?

– Pour ne pas suivre son avis et se faire engueuler ? Non, non. Il faut trancher dans le vif. Trouver quelque chose qui épicerait un peu la discipline...

– Mais oui, ça c'est très fort Monsieur le Min... pardon ! Ce que vous venez de dire, c'est très fort : on les ferait nager dans une eau pimentée. Super idée.

– Je ne suis pas sûr Alexis. Par contre, si on chauffait l'eau ? Hein ? On démarre avec un petit 30° et on pousse jusqu'à 70°. Ça agrémente ces nages délétères...

– Astucieux mais un peu cruel, Monsieur le Ministre !

– La dure Loi du sport, Alexis. « Dura lex, sed lex piscinae ! »

– Oui, bon. Mais alors pardon... les travaux que ça va demander ! Chauffer tout ça ! Il

faudra dégager des finances...

– Pas de problème mon cher Alexis. Allons sans tarder trouver le futur ministre des Finances...

DONNONS AU VÉLO UN TOUR DE VICE



– On s'est traîné dans toute la montée à suivre ces mecs qui pédalaient à trois à l'heure et maintenant qu'on est en haut de la montagne, qu'est-ce qu'on voit : pas un bistrot, pas un gastro, pas un seul hôtel à l'horizon. Et cerise sur le vélo, on va se taper trente bornes d'embouteillages dans les lacets pour redescendre dans la vallée...

– Mais c'est le Tour de France, Monsieur le Ministre. La plus grande et la plus belle course du monde.

– Tu parles ! Je suis sûr qu'au Bangladesh ils s'en foutent complètement. Et tous ces gens qui s'entassent sur le bord de la route ! C'est dangereux je trouve.

– Ils sont contents...

– Ils seraient tout aussi contents si on organisait ça sur un circuit. Ou alors ils regarderaient à la télé et crois-moi, ils seraient contents pareil !

– Ça ne marcherait jamais...
Disruptov essaie d'imaginer ce que serait le Tour de France à la télé. Des types qui commenteraient interminablement des actions qu'ils ne voient pas. Ça bouge tout le temps ce truc, alors, savoir qui est devant, qui est derrière... Autant commenter le paysage. Il tente d'exprimer sa vision déprimante au futur Ministre: «Alors là, vous avez une église épatante! Sur la gauche, vous pourriez voir la rivière. Mais en ce moment, elle est à sec. À droite il y a de très jolies fleurs. C'est ce qu'on appelle la faune sauvage...»
– C'est la flore, Alexis. La flore!
– D'accord, la flore. Enfin, vous voyez le niveau des commentaires...
– Je comprends en tout cas

qu'il faudrait qu'on voie la course en continu. La question, c'est de savoir où on pourrait faire ça...

– Sur le périph. À Paris...

– Pas question. On se ferait attaquer par tous les maires des villes de banlieues.

– À Carcassonne? Le tour de la Cité!

– Non, non... À Carcassonne ils se prennent déjà toutes les autres calamités naturelles. Faut les laisser souffler.

– Ce sera pareil avec n'importe quelle autre ville de France, non?

– Sans doute. C'est pourquoi mon petit Alexis il faut faire ça dans un endroit qui sera demandeur. Qui sera fier d'avoir obtenu un tel privilège.

– En France? Alors là... je ne vois pas!

– Mais non, pas en France évidemment. Mais à Monaco. Hein? Monaco... ça aurait de la gueule!

– Ah oui! Vingt-deux étapes autour de la Principauté. Un jour dans le sens des montres, un jour dans le sens inverse...

– Et pas besoin de bouger les équipements tous les jours... Tu imagines les économies! Pour un peu, ils pourront presque payer les cyclistes normalement.

– Je passe un coup de fil?

– Oui appelle le mec. Comment il s'appelle déjà? Le Prince Machin... celui qui aime le sport. Avec lui, c'est comme si c'était fait!

Michel LALET

la chronique du Professeur Hernandez

NO FUTUR!

La vie n'est qu'une suite d'alternatives dont la principale a été exprimée par Hamlet. L'indétermination est la réaction morbide de notre monde surprotégé, à l'incertitude de toute destinée coincée entre la naissance et la mort.

Confrontés à la complexité, nous préférons le confort des stéréotypes d'une pensée gestionnaire largement médiatisée en feignant de croire que les modes d'interprétation fournis par nos experts homologués ou sociologues patentés sont suffisants pour énoncer la réalité des faits. Soumis aux impératifs des

états d'urgence successifs qui conduisent à dénier toute critique, nous nous sommes accoutumés sans trop réagir dans cet état permanent qui considère que la réalité sociale est malade et que le corps social doit faire l'objet d'une attention pédagogique sinon d'une thérapie. Tous les ferments d'un nouveau discours totalitaire émergent dans le langage de la communication, des sciences dites humaines avec leurs néologismes, leurs emprunts au monde anglo-saxon.

Toute construction intellectuelle, même si elle se fonde sur la rigueur scientifique, est une fiction, une interprétation du réel. Ce qui devrait choquer le

plus dans les constructions théoriques de nos experts officiels, c'est moins leur carence métaphorique ou leur absence de poésie que le fait que leur fiction se transpose en miroir de la société avec la faculté de toujours s'actualiser en tournant autour du pot sans jamais atteindre le cœur du problème posé. La confiance que nous accordons à ces modèles de représentations idéales nous libère de tout questionnement et nous laisse accroire que nous pouvons nous épancher savamment sur les réseaux. La démanigaison de la connaissance tient parfois lieu de ravissement!

En vérité, nous cherchons tous la meilleure manière

d'échapper à la perte du sens. Si nous sommes de gauche notre complaisance éthique peut nous procurer la béatitude sournoise d'appartenir aux gens qui ont raison ; si nous sommes de droite la conservation identitaire ou patrimoniale sera la réponse la plus adaptée à l'indétermination du moment. Sinon à défaut d'être, on se réfugiera dans l'avoir ou bien dans le charme discret du relativisme en se donnant des airs de sage.

C'est vrai, pourquoi penser ? Pourquoi vouloir à tout prix saisir la réalité fugitive au-delà des apparences ? Puisque la rationalité est plus affaire de volonté que d'intellect et que la volonté accepte le contradictoire, l'agir et le non-agir entre autres, contentons-nous de la gestion de nos relations réticulaires dont l'amabilité de façade ou la méchanceté gratuite dissimulent la plus grande indiffé-

rence envers ce qui n'est pas d'actualité. Notre responsabilité est de plus en plus réactive qu'opérative !

L'inutilité de penser nous fait entrer dans le cadre d'une réflexivité imposée. La spéculation nous renvoie toujours à considérer notre comportement et il devient de plus en plus difficile de s'éloigner d'une alternative binaire sans risquer d'être suspecté d'irrationalité. La conjugaison de la peur, d'un avenir incertain et de la pression idéologique, aux antipodes d'une apologie du progrès, nous paralyse. Notre méfiance envers les conséquences de l'activité passée et présente, du poids de l'histoire sur le futur est retournée contre nous. Nous sommes potentiellement criminels si nous n'avons pas encore fait entrer dans notre entendement rétif que cela ne peut aller que de pis en pis !

Plaignons la jeunesse à qui l'on tente d'inculquer l'absence de toute perspective future ! Grand remplacement ou catastrophisme climatique, dans les deux cas la seule façon de conjurer la peur c'est de revenir en arrière. Ne prenons aucun risque comme toujours suivons les nouvelles règles autoritaires, elles nous tiendront lieu de moralité. Céder à la médiocrité qui abonde s'avère sans aucun doute plus confortable que de considérer le futur de façon constructive ! À moins qu'un accident de l'histoire ne vienne nous réveiller dans le prochain chapitre...

Le réel est un malentendu et, comme le préfigurait Marcel Conche, la nature possède toujours une longueur d'avance sur nous.



Banksy